

LE ROYAUME DES CLOCHARDS

Comme tous les soirs en semaine, Bob-René Pioupiou, soixante-cinq ans, chauve, asthmatique et astigmate, rentra chez lui à dix-neuf heures vingt, après une demi-heure de tram, vingt-cinq minutes de bus et autant de marche à pied, soulagé d'achever une journée de labeur où sa seule activité consciente avait consisté à dénoyauter des pêches-abricots pendant huit heures. Son œil tout délavé — qui lui donnait l'air de rêver, lui qui ne rêvait plus souvent, ou alors à un monde sans pêches-abricots — n'était plus aussi vif qu'avant, ce bon Bob-René était pour tout dire sur la jante, il menaçait d'exploser une soupape, de couler une bielle, de péter un câble, de fondre une durite, il traînait la patte, le bougre, sa vieille Simone aussi en tenait une couche, ça n'allait plus, non, ça n'allait plus, il y voyait si mal, car ce sont en l'espèce de ses yeux qu'il s'agit, il y voyait si mal, disais-je, qu'il avait du mal à trouver le trou de la serrure pour ouvrir la porte de l'immeuble où il vivait depuis quinze ans dans un F2 qu'il arriverait peut-être à finir de payer avant de crever, mais rien n'était moins sûr.

Simone, trois ans de plus que lui, qu'il avait rencontré au bal de Nogent en lui disant qu'il était boxeur mi-mouche, ce qui était faux et qui n'a dans cette histoire pas le moindre intérêt, Simone, donc, était aussi à l'ouest que lui : quasi-bossue, marchant de traviole, les châsses en berne et les articulations rouillées, elle faisait cependant les trois-huit dans une usine slovaque de poupées gonflables étanches et articulées à fin pédagogique essentiellement, délocalisée à Sochaux pour faire des économies — elle en retirait toutefois des avantages en nature non négligeables : elle avait pu équiper tous les hommes de sa famille en poupées gonflables et on peut dire que ça en faisait des heureux sous le sapin de Noël !

C'était la crise, la misère, la mistoufle, la mistouille, en un mot : la caille.

Et encore, vu leur situation, ils savaient bien qu'ils étaient des privilégiés. On devait être en 2010 ou 2012, un truc comme ça. Chez les Pioupiou, on regardait pas les dates. Ni les montres. Le temps ça passe pas quand on dénoyaute des pêches ou qu'on pose des valves sur des pétasses gonflables. Ils n'aimaient ni les heures ni les secondes et abhorraient les calendriers ; en clair, ils vivaient au jour le jour. Quand ce brave Bob-René trouva enfin le foutu trou de cette foutue serrure, et qu'il tourna avec lassitude la clé, rien ne se passa.

Il réessaya. En vain. Il recula et jeta un œil délavé à la façade : même s'il était miro et un peu con, c'était bien son immeuble, pas de doute. Au moment où il envisageait une nouvelle tentative, la porte tomba littéralement en poussière. Un petit tas gris, par terre, et un trou béant face à lui. Bob-René cru qu'il avait vraiment coulé sa bielle. Les murs s'effritèrent

à leur tour. Le plafond, les étages, tout s'écroula subitement. Il eut juste le temps de se mettre en travers de la route pour voir toutes les maisons s'écrouler de chaque côté de la chaussée, comme de vulgaires châteaux de sable. Il se frotta les yeux, se croyant peut-être victime d'une étrange illusion d'optique, mais ça ne changea rien au décor : du sable, de sable, et encore du sable. « Heureusement que Simone est à l'usine à cette heure-là » fut la seule pensée cohérente qui traversa son esprit abruti par le travail, la famille et la patrie. Quand quelque chose d'inattendu arrive à un homme comme Bob-René Pioupiou, c'est à dire englué dans les habitudes depuis 43 ans — 43 ans de Simone, 43 ans d'usine, 43 ans de petit noir du matin, 43 ans de charentaises, 43 ans de tisanes au tilleul avant d'aller se coucher, 43 ans de poulet du dimanche, chaud le midi avec des frites, froid le soir avec de la mayonnaise et une salade verte —, il peut avoir des réactions inattendues. Il y a même fort à parier qu'il ait des réactions jugées inappropriées par le commun des mortels. Bob-René leva la tête et laissa échapper un discret « merde », comme s'il n'avait pas la monnaie pour le bus ou qu'il venait de découvrir avec horreur qu'il y a des choux de Bruxelles à la cantine de l'usine à midi.

Il fouilla dans le tas de sable qui autrefois avait été son appartement et y trouva la lettre de licenciement que Simone lui cachait depuis une semaine : « Merde alors, elle était à la maison ? ». Il pleura sa Simone au moins deux bonnes minutes, et encore pour de mauvaises raisons, du genre « à mon âge et avec la gueule que j'ai, quelle pauvre femme va bien vouloir de moi ? surtout que je suis S.D.F. à partir de maintenant », puis, ayant terminé son deuil, Bob-René décida de faire face, comme il l'avait toujours fait. Il se mit alors à bondir tel un jeune lapin fougueux sortant pour la première fois de son terrier seul sans ses parents, à la découverte du vaste monde qu'il veut croire uniquement rempli de prairies, de champs de carottes à perte de vue et de lapines pas trop farouches. « Haut les cœurs ! » hurla-t-il en songeant à la vieille sœur Emmanuelle dont il avait toujours été fan depuis qu'il avait vu une photo d'elle jeune à poil sur Internet (personne n'avait jamais réussi à le persuader qu'il s'agissait d'un photo-montage fait à partir d'une photo de Laure Manaudou). Bêtement — j'ai même envie de dire connement —, il ne trouva rien de mieux à faire que de retourner à l'usine de pêches-abricots. Il rebroussa donc chemin et se dirigea vers l'arrêt de bus, dans les quatre rues qu'il emprunta pour s'y rendre, tous les immeubles avaient subi le même sort que le sien : les trottoirs étaient pleins de gens hébétés rentrant du boulot, du supermarché ou de la boulangerie du coin et trouvant un tas de sable en lieu et place de leur ancienne demeure. Chacun essayait de contacter ses proches avec son portable, même s'il faut bien l'avouer, la nature humaine étant ce qu'elle est, il y en avait aussi un certain nombre pour attaquer leur

baguette en écoutant Christophe Maé grâce à leur lecteur MP3 tout en se réjouissant de la mort prématurée d'un conjoint dont il n'est pas si facile de se débarrasser en temps normal. Le bus était plein à craquer de gens qui ne savaient pas où aller : Bob-René entendit des rumeurs selon lesquelles toute la ville s'était transformée en dune du Pyla, une vieille femme à perruque mauve prétendit que le même phénomène s'était produit chez son fils à l'autre bout de la France. Le conducteur du bus tentait de capter une station de radio mais l'appareil ne parvenait qu'à crachoter lamentablement un grésillement insupportable pour les nerfs déjà fort éprouvés des passagers du véhicule. Il descendit à son arrêt de bus habituel, pris sa ligne de tram habituelle et arriva dans la zone industrielle habituelle ou plutôt ce qu'il en restait, c'est à dire un gros tas de sable surmonté de quelques boîtes de pêches-abricots qui semblaient misérablement naufragées sur une île déserte. Il pensa à ses collègues, ses potos : Nono, le p'tit Marcel, Bidouille et sa femme, la grosse Gisèle et au petit jeune si sympa qui avait été embauché la veille en intérim pour seulement deux jours. « Pas de pot ! » pensa-t-il. C'est alors que Bob-René, pourtant d'ordinaire peu rompu à ce genre d'exercice, se vautra dans des abîmes de réflexion à propos du sens de la vie : pourquoi je suis en vie ? pourquoi ils sont morts ? pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? Puis, à la vue de tout ce sable, et presque malgré lui, il fut submergé d'images de lui à la plage : à chacun sa madeleine de Proust. Il revit alors des moments-clés de sa vie, ceux qui contribuèrent à faire de lui l'homme qu'il était devenu — c'est à dire, on va pas se mentir, un pauvre type, un raté, une brêle, un nazebroque, bref une merde, mais pas pire qu'un autre, remarquez, on veut pas l'accabler, le pauvre, déjà qu'il en a gros sur la patate : sa mère lui filant une torgnole à cause d'une sordide histoire de vols de pépitos en dehors des heures ouvrables, sa cousine lui filant une torgnole à cause d'une sordide histoire d'attouchements dans l'eau, son ex-meilleur ami lui filant une torgnole à cause d'une sordide histoire d'attouchements dans l'eau sur sa femme, bref que des bons moments par rapport au reste de sa vie.

C'est à cet instant précis que lui vint l'idée d'aller voir si la Tour Eiffel était toujours sur pieds, son seul espoir, son phare dans la nuit : si la Dame de fer était toujours là, l'espoir était encore permis, il pourrait renaître de ses cendres, sinon, c'est que tout était foutu, et il valait mieux se foutre en l'air. Gennevilliers/Paris, c'est pas loin, surtout que les transports semblent fonctionner. Il était soudain excité comme un enfant : c'est décidé, je vais à la capitale, à moi la grande aventure. Bien que n'osant pas se l'avouer, il espérait secrètement que les lieux de débauche parisiens auxquels il rêvait depuis son adolescence n'étaient pas réduits à des tas de sable sur lesquels il ne lui resterait plus qu'à dessiner son doux visage et à crier « Simone », pour qu'elle revienne.

En usager des transports en commun régulièrement pris en otage par les mouvements de grève, il trouva ironique que les transports fonctionnent parfaitement alors que le pays se transformait en tas de sable. Mais quand on arrive à un certain stade de la vie, plus rien ne vous étonne, c'est même là que réside en grande partie votre drame, mais trêve de philosophie, je vois que vous vous impatientez, si si, vous impatientez, je le vois bien, ne niez pas, vous aggraveriez votre cas, alors reprenons sans plus attendre le fil de notre récit. Dans le train et le métro bondés, c'était le chaos : chacun se demandait où il allait bien pouvoir dormir la nuit suivante.

— A Paris, ils auront bien organisé quelque chose pour nous accueillir, j'sais pas moi, la Croix rouge, l'armée, l'O.N.U. même peut-être, c'est un drame humanitaire ce qui arrive. Et Kouchner, qu'est-ce qu'il branle ?

— Vous croyez pas que vous dramatisez un peu ?

— Dramatiser ? Moi ? Mon pavillon s'est transformé en pâté de sable, comme ma femme et mes trois gosses, alors me dites pas que j'en fais trop !

A la sortie du métro, un S.D.F. à l'air sobre l'accosta avec véhémence :

— Alors, Ducon, on fait moins le malin maintenant ? Tu la veux ma belle couverture en laine ? Macach, vas te faire foutre, mec. Ca vous fera pas de mal à vous autres d'en baver un peu : on va voir combien de temps vous allez tenir dans la rue, tous autant que vous êtes. Toi, t'as pas l'air bien costaud, t'es pas de première fraîcheur, plutôt du genre trouillard et pas débrouillard : je te donne trois jours à tout casser !

— Mais Monsieur, je ne vous permets pas de me tutoyer, je suis un honnête citoyen, et puis je fais pas partie des patrons, je suis ouvrier.

— C'est vous les pires : les Smicards c'est ceux qui nous détestent le plus, nous les clodos, les Rmistes, les rebuts de la société, quoi.

Bob-René aurait voulu découvrir Paris dans de meilleures conditions, mais il était bien décidé à « faire contre mauvaise fortune bon cœur » comme disait feu Madame Pioupiou mère. Les rues sales de Paris étaient remplies d'hommes et de femmes hagards commençant à souffrir de froid, de faim et de fatigue, habitués qu'ils étaient au confort, à la chaleur et à la sur-consommation des sociétés occidentales modernes. Bientôt, ils rêveraient du bon vieux temps où ils attendaient debout une demi-heure dans des A.N.P.E. surchauffées que leur conseiller veuille bien les recevoir. Ils fantasmeraient sur la convivialité des vendeurs et des caissières dans les supermarchés de banlieue le samedi vers 17h/17h15. Et que dire de la chaleur humaine qu'on distillait au compte-gouttes par petites grappes autour de machines à

café au bureau le lundi matin au lendemain d'un week-end prolongé passé devant la télé à se goinfrer de chips au paprika ? Oui, ils le regretteraient d'ici peu, peut-être même le regrettaient-ils déjà ce temps de l'innocence et de la frivolité où il suffisait d'ouvrir un frigo plein et de se servir quand on avait faim, de tourner le bouton du chauffage électrique à fond quand on avait froid. Ici et là, on entendait déjà des cris désespérés lançant des « Rendez-nous Julien Courbet », preuve s'il en est que les plus fragiles avaient déjà basculé dans la folie.

Place du Trocadéro, un spectacle affligeant s'offrait aux passants, devenus en l'espace de quelques heures des survivants en milieu urbain hostile : Philippe de Villiers, dénonçant depuis des années la maghrébisisation du pays, tellement outré de voir le Sahara en France se suicidait par overdose de poudre à canon, devant des spectateurs indifférents, ingérant pas moins de trois kilos de matière explosive destinés au spectacle pyrotechnique du Puy-du-Fou. Ses derniers mots furent : « Ils n'auront pas l'Alsace et la Lorraine », propos que d'aucuns jugèrent sibyllins.

Bob-René avait faim, son estomac criait famine, il fouilla dans son porte-monnaie mais il n'avait pas d'argent liquide, il essaya de trouver un distributeur de billets mais en vain : il apprit par des témoins directs que les distributeurs de billets avaient été parmi les premières choses à se transformer en sable. Un groupe de clochards le croisa et en lui montrant une vieille casquette remplie de pièces de un ou deux euros, lui dit :

— Voilà ce que c'est que de toujours compter sur les cartes bancaires : rien ne vaut l'argent liquide, on en a pas beaucoup mais un tien vaut mieux que deux tu l'auras comme on dit ! Allez, tu nous fais pitié, suis-nous on va t'équiper.

— M'équiper ?

Bob-René suivit les trois S.D.F. dans leur squat, malgré sa peur d'être tombé dans un guet-apens, mais il se ravisa en voyant que l'un d'eux lui tendait une batte de base-ball, une demi-baguette de pain et un chien noir à l'air féroce — il apprit plus tard qu'il s'agissait d'un basset affamé mais inoffensif.

— Mais je joue pas au base-ball, et j'ai bien peur que ça soit pas les conditions idéales pour s'initier à un nouveau sport.

— T'es con, Duschmoll, ou quoi : c'est pour te défendre.

— Mais me défendre contre qui ?

— Dès que t'as un chien et un bout de pain y a des connards pour vouloir te les piquer. Tu dors où ce soir ?

— J'en sais rien, j'y ai pas pensé, j'suis venu sur un coup de tête pour voir la Tour Eiffel.

— Tu peux dormir là si tu veux, ça serait plus prudent si tu veux mon avis parce que t'es pas prêt à affronter la rue.

— C'est gentil à vous mais c'est un quiproquo, je suis pas S.D.F., enfin c'est temporaire.

— Moi aussi je me suis toujours dit que c'était provisoire, mais au bout de vingt-cinq ans je me suis fait une raison : ma maison c'est la rue et j'y crèverai certainement.

C'est ainsi que Bob-René passa sa première nuit de S.D.F., sa première nuit de veuf, en même temps que sa première nuit parisienne. Contre toute attente, l'ambiance fut plutôt bon enfant : Henri, Patrick et André — Riton, Pat et Dédé — étaient des types vraiment sympas. Pourtant, ils avaient salement morflé, la vie les avait pas épargnés, elle semblait même les avoir choisis comme boucs émissaires. Henri, régulièrement battu par sa femme, Martine, agent de la poste, qui faisait deux fois et demie son poids, avait vécu un an et demi dans la semi-clandestinité, déguisé en femme de ménage roumaine afin de semer le détective privé qu'elle avait mis à ses trousses pour le retrouver et le ramener à la maison. Après quoi il avait rencontré Pat, jeune à la dérive, pourtant autrefois jeune chien fou promis à un brillant avenir de vendeur chez Castorama, il avait même caressé le rêve — un soir où il était dans un état éthylique avancé il est vrai — d'être un jour gérant de son propre Bricomarché, puis à cause d'un stupide et banal accident de scie sauteuse lors d'une démonstration client tout avait basculé, et Pat avait dû remiser à la cave tous ses rêves de grandeur, jusqu'à ce qu'il n'ait plus de cave non plus, sa maison étant saisie par les huissiers. Après ce fut l'escalade, tout ce qu'il y a de plus banal : sa femme, une Amandine ou une Valérie peu importe finalement, avec qui il vivait chez les parents de celle-ci lui annonce qu'elle est enceinte et refait sa vie avec un prestidigitateur très habile de ses mains et que, par conséquent, il serait gentil de dégager fissa du vieux pavillon avec les quelques objets qu'il possède (une vieille raquette à laquelle il manque une corde, un 45 tours rayé de Plastic Bertrand et une pelle à tarte rouillée). Alors c'est la rue : drogue, alcool, prostitution, vols de vieux Paris-Match dans les salles d'attente des dentistes, on connaît tout ça par cœur, pas besoin d'épiloguer, un peu de pudeur, nom de Dieu. Et puis, un an plus tard il rencontre l'Amour, le vrai, le grand, celui qui mérite la majuscule, avec Riton. Trois mois de passion sans nuage s'écoulèrent puis ce fut l'arrivée de Dédé dans leur vie : pourquoi ne pas vivre heureux à trois, loin des codes de la morale bourgeoise hétérosexuelle et monogame ? L'amour ça ne se divise pas, ça se multiplie. Sus

aux conventions ! A eux la liberté, les nuits à la belle étoile, les repas en amoureux tous les trois aux Restos du cœur, les câlins dans les douches municipales, les Saint Valentin aux chandelles sous la tente à se régaler de sandwichs au pâté en écoutant Plastic Bertrand sur le mange-disques récupéré dans une poubelle un jour de chance. Quant à Dédé, il tint à rester discret sur sa vie mais Bob-René comprit l'essentiel : jeune trader au physique avantageux ayant le vent en poupe dans les années 90, Dédé qui se faisait alors appeler Andrew, décide d'émigrer à Londres et là c'est le drame : se rendant compte une fois sur place qu'il parle anglais comme une vache espagnole, il cherche un boulot peu qualifié où sa non-maîtrise de la langue ne soit pas un obstacle. C'est ainsi qu'il devient gogo dancer pendant six mois puis drag queen dans un bar gay de Soho pendant deux ans et demi. Bob-René ne saisit pas très bien comment il rentra en France mais toujours est-il que Dédé revint transformé de son séjour dans la perfide Albion : d'un golden boy hétéro de droite il était devenu un S.D.F. gay avec sa carte au P.C.F. — un des derniers en France disait-il plein d'orgueil. Cependant, et malgré leur bonne volonté, les nouveaux compagnons de Bob-René ne comprenaient pas pourquoi il remettait son destin entre les poutrelles de ferraille de la Tour Eiffel.

— Ca ou autre chose, avait répondu Bob-René, de plus en plus philosophe, il faut bien remettre sa vie entre les mains de quelqu'un quand on n'est pas en état de décider seul.

— Tu pouvais tirer à pile ou face avec une pièce de monnaie, ça t'aurait évité le trajet depuis Gennevilliers, avait dit Riton, lui aussi philosophe à ses heures perdues.

D'ailleurs il s'était constitué une belle petite bibliothèque de philosophie dans le squat, avec des livres usés jusqu'à la corde offerts par une gentille bibliothécaire qui l'avait un jour surpris en train de faire les poubelles à la recherche d'un Spinoza.

Bob-René, ayant peur pour son matricule, se réveilla plusieurs fois dans la nuit pour vérifier que la fermeture de son sac de couchage était bien remontée jusqu'en haut, pas rassuré à l'idée de dormir avec trois homos sous la même tente, lui qui n'en avait jamais vu qu'à la télé, à moins qu'il en ait croisé sans le savoir mais dans ce cas là ça ne comptait pas. Il se dégoûta d'avoir de tels préjugés mais se jura de clarifier la situation avec ses nouveaux compagnons au réveil.

— Je suis pas gay, enfin je veux dire j'ai rien contre mais je suis pas gay c'est tout, je préfère que les choses soient claires entre nous.

— Oui c'est clair t'es pas gay, comme t'es pas S.D.F. non plus, bien sûr, on comprend.

— Ouais, t'inquiète pas de problème... d'ailleurs j'ai couché avec plein de mecs qu'étaient pas gay.

— Non, mais moi je suis vraiment pas gay.

— En tout cas t'es chiant ça c'est sûr.

— Pat a raison, arrête avec ça, t'es lourd maintenant, en plus t'es pas du tout notre type.

— Ah bon, je suis pas votre type ? dit-il vexé en interrogeant du regard Riton.

— Non, désolé ma poule.

— Toi non plus Dédé ?

— Non, merci, franchement non, je veux pas te vexer mais c'est pas parce qu'on est gay qu'on couche avec n'importe quel mec.

— T'as toujours envie d'aller à la Tour Eiffel B.R ?

— Oui.

— On vient avec toi alors, si tu veux bien de nous. Plus on est de folles, plus on rit.

Voilà donc nos quatre S.D.F partis à la conquête de la Tour Eiffel. Sur leur chemin, ils croisent de nombreux personnages hauts en couleurs, certains connus (Laurence Parisot à bout de force portée par ses gardes du corps sur une chaise à porteur de fortune bricolée avec des panneaux de signalisation et une chaise de jardin, Patrick Devedjian errant dans les rues de Paris en haillons et couvert de chewing-gum rose comme Tom Cruise dans « La guerre des mondes », Gad Elmaleh ravi d'avoir enfin trouvé une idée de sketch en dehors des blonds et des portables, Bertrand Delanoë ravi de voir son idée de Paris plage étendue à toute la ville) d'autres anonymes (Prunille Balbec proposant de profiter de tout ce sable pour s'initier au kite-surf, Katia Jarez en proie à une crise de délire mystique et exigeant d'avoir le dalaï lama au téléphone, Bernard Montiel pris en otage par Katia une fois qu'elle a compris qu'elle n'aurait pas le dalaï lama au téléphone). Que reste-t-il de ces rencontres furtives ? Pas grand chose, bien sûr. Un souvenir émouvant d'un hamburger partagé en cinq à la bonne franquette avec Adeline Blondiau, Bernard Montiel mordu au sang par le chien Simone — rebaptisée ainsi par Bob-René en hommage à sa défunte épouse avec laquelle le basset presque aveugle partageait de nombreux traits physiques —, une bataille de sable avec Véronique Genest qui n'avait rien perdu de sa bonhomie légendaire et qui était en pleine négociation avec un éditeur pour son nouveau livre « Comment j'ai perdu 5 kilos grâce à la fin de monde ».

Le plus difficile ça a été quand les transports se sont mis eux aussi à se transformer en sable : plus de métro, de tram, de bus, de voiture, de vélo, de moto. Les fauteuils roulants sont alors devenus très convoités et on a assisté à des massacres de handicapés pour les leur voler. De tristes bougres à roulettes qu'on avait sortis de leur morne train-train pour les mener par

bus tout équipé jusqu'au concert de Sheryfa Luna furent sauvagement tabassés par des hordes de types en colère : les posters de la greluche R&B à dédicacer déchiquetés dans la bataille, des roues tordues et des gueules en vrac, c'est ce qu'il resta bien vite du lamentable groupe de tétraplégiques adeptes de musique de chiotte, rampant sur les trottoirs comme de gros rats à demi crevés après qu'on leur eut dérobé leur ersatz de jambes mécaniques. La vie, parfois, c'est moche comme un handicapé qu'on cogne à quatre pour lui piquer son fauteuil et faire le cake dans les descentes.

Une semaine après la catastrophe — c'est vrai qu'ils avaient pas mal traîné en route —, Bob-René et ses trois folles du désert arrivaient enfin devant la Tour Eiffel. Ou plutôt ce qu'il en restait : à moitié effondrée sur elle-même, telle la pharmacienne dépressive en fin de journée, comme une pièce montée qu'on aurait laissé en plein soleil au pire de la canicule, ou plus simplement comme Roseline Bachelot sans la tête ni les bras. Le seul mot que Bob-René parvint à articuler fut « pourquoi ? », il le répéta trois fois avant de s'effondrer au pied de la tour. Heureusement, pour redonner un peu de panache et de glamour à cette situation pathétique et dégradante, Dédé, Pat et Riton improvisèrent une sorte de danse du scalp en caleçon autour de Bob-René, chantant à tue tête « Où sont les femmes ? » .

Paris, six mois plus tard. Le monde a changé. Sous sa tente installée sous la Tour Eiffel, Bob-René et sa nouvelle compagne — qui n'est autre que Françoise Laborde, plus rayonnante que jamais enroulée négligemment dans un sac poubelle cent litres super résistant — regardent les informations sur leur ordinateur portable assis sur deux fauteuils en cagettes entièrement réalisés de leurs mains.

— Regarde, Fanfan : les ricains sont à la ramasse.

— Bien fait pour leur gueule, passe-moi le rouge Bobby.

— Vas-y mollo avec le rouge Fanfan, après tu sais plus où t'habites.

— Tant que je trouve la tienne, ça va.

Dans la tente voisine, une famille de bédouins regarde les mêmes infos et boit plus ou moins le même vin rouge, et dans celle d'à côté aussi, et dans celle d'à côté aussi. Au total, Bob-René, que tout le monde appelle B.R. (sauf Fanfan qui préfère Bobby et les bédouins qui ont opté pour le logique, quoi que peu original, « petit homme blanc »), règne désormais sur une communauté de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, beaucoup d'Africains, mais aussi des clochards — qui n'ont pas toujours été clochards, mais après tout on ne naît pas clochard, on le devient.

— Demain c'est le grand jour, Fanfan : la Confrontation.

— T'es le meilleur mon Bobby, tu vas les bouffer tout cru les capitalistes. Tout le monde sait que le capitalisme est un système complètement dépassé. Et puis, nous, on a plein de jeunes mecs costauds et des battes. Ils ont qui eux ? Laurence Parisot ? Nonce Paolini ? Messier ? Lagardère ? Laisse-moi rire : une bande de femmelettes et d'incapables auto-satisfaits bouffis de graisse, ils se feraient niquer par des hamsters.

— Sous-estime pas Parisot, Fanfan : selon mes taupes, elle se serait mise aux sports de combat et elle serait affûtée comme une lame de canif.

— Tiens, regarde, j'ai presque fini ta cape mon Bobby, ça va en jeter un max, tu vas ressembler à un catcheur... en plus classe.

A la télé, il n'y avait plus qu'une longue suite de publicités qui tournait en boucle depuis des semaines — ce qui était d'autant plus con qu'il n'y avait plus de magasins, pillés depuis belle lurette —, entrecoupée toutes les deux ou trois heures par des bêtisiers animaliers et des flashs infos cheaps relayant les images de chaînes étrangères. Ce qu'on y voyait foutait salement les miquettes : le monde entier était devenu un foutu désert. Réchauffement climatique accéléré. Les scientifiques n'avaient pas d'explication ; pour tout dire ils s'en cognaient. Tous les immeubles s'étaient transformés en d'immenses bancs de sable, sur des kilomètres, recouvrant bientôt tous les continents. Les gouvernements n'y avaient pas survécu. Il n'y avait plus d'états ni de frontières — que du sable. L'O.N.U. avait été dissoute. La séparation entre état israélien et palestinien était un mur dans le désert entre deux bidonvilles de Juifs et d'Arabes au-dessus duquel passait, quelquefois, de vieilles roquettes un peu sales. Dans ce contexte d'ensablement généralisé, les Etats-Unis, la Chine et l'Union Européenne étaient devenues des puissances négligeables : les dominants, c'étaient désormais les Africains. Habités à la chaleur, à la rudesse de la vie sub-saharienne et à vivre avec que dalle en bouffant de la terre tout en subissant la suprême humiliation de la connerie de Nicolas Sarkozy et des excuses de Ségolène Royal, ils savaient vivre à la dure. Un monde différent avait vu le jour ; on s'exilait vers l'hémisphère sud, espérant que quelque Malien ou Sénégalais voudraient bien nous donner un coup de main. En Europe centrale, un combat sans précédent se préparait : terrées depuis des plombs dans des bunkers de fortune, les dernières forces glapissantes du capitalisme décomplexé étaient en train de s'assembler pour affronter la chienlit communiste — en l'occurrence les Nomades de la Pêche-Abricot (N.P.A.) emmenés par Bob-René Pioupiou.

Le lendemain, jour J., heure H., minute M.

Les derniers capitalistes affrontent les anciens parias et nouveaux maîtres du monde. Laurence Parisot, à la tête des capitalistes, arbore une tenue étrange faite en papier aluminium, assez futuriste, genre Paco Rabane de la grande époque mais en mieux. Elle paraît en effet très affûtée, amincie mais toute en muscles à la Cat Woman, souple sur ses appuis, prête à bondir sur sa proie. En face d'elle, il est vrai que Bob-René ne démérite pas, on pourrait même dire qu'il a fière allure dans son juste au corps mauve et sa cape bleu satinée avec un grand B dans le dos cousu par Fanfan. Derrière eux, les anciens vaincus défilent du regard les anciens vainqueurs. Tous sont dignes sauf J. 2 M. qui hurle « Maman, je veux rentrer à la maison » avant de partir en courant. Riton se saisit de sa batte et commence à le poursuivre quand il est interrompu par Bob :

— Laissez-le, c'est un minable.

— Bob-René, t'es fait comme un rat, j'espère que t'as pensé à l'assurance-vie pour ta grognasse, hurle Laurence.

— Grognasse toi-même, renchérit Françoise, vexée.

— Laisse Fanfan, on va voir comment elle se défend la patronne des patrons face au petit peuple. Ah ah, on fait moins la maligne quand y a pas le gouvernement pour te protéger, espèce de vulgaire chatte de gouttière.

La violence de l'affrontement fut sans limite : dans un hurlement grégaire, les deux masses informes de zouaves en fin de cycle se jetèrent l'une sur l'autre comme des Spartiates bodybuildés voulant péter la gueule à des Perses sanguinaires dans 300. On vit des coups, du sang et des morts. Nonce Paolini se prit une boîte de raviolis dans la gueule ; Olivier Besancenot déboula sur son vélo ; des cégétistes, faute de trouver une sous-préfecture à détruire, cognèrent des sous-préfets ; Arthur se défendit bec et ongles, mordant aux mollets le premier gauchiste venu. La lutte était féroce. Elle n'en était pas moins belle.

Après quatre heures trente d'un combat de free fight digne des meilleurs jeux vidéo disponibles sur le marché, Bob-René Pioupiou se prend la godasse de Laurence « Cat Woman » Parisot dans les gencives. Il tombe, K.O et ivre mort — Fanfan l'ayant dopé au litron avant la bataille. Scellant sa victoire, la patronne moisie des patrons corrompus jusqu'à la moelle décide de monter en haut de la Tour Eiffel pour marquer le coup de sa prise de possession de Paris, de la France, de l'Europe, de l'Occident, bref du Monde Libre — oh pardon, j'ai dit libre ?, je voulais dire libéral.

Laurence Parisot, pleine de confiance, grimpe seule en haut de la Tour Eiffel — ses troupes ayant le trouillomètre à zéro, elles préfèrent entendre en bas — puis s'élance dans le vide et actionne son parachute doré.

Une seconde et demie plus tard, elle s'écrase au sol comme une pauvre merde.

— Doré ou pas, le parachute ça sert à rien quand on a coupé un ou deux fils au préalable, dit Bob-René plein de cette morgue, pourtant d'habitude réservée aux types à Rollex.